



**On n'est pas là
pour être
heureux...**

**Annie Cluzeau
Estrivier**

Roman

Annie Cluzeau Estrivier

On n'est pas là pour
être heureux...

© Annie Cluzeau Estrivier, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-7659-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Quand c'est arrivé j'avais douze ans et des poussières. Longtemps j'ai voulu oublier cette année de ma vie comme on se débarrasse de certains tatouages qui vous collent à la peau et vous donnent envie de vous gratter jusqu'au sang. Je me trompais. On ne doit pas oublier ce qui nous a fait grandir même un peu trop vite quand le cuir n'est pas endurci. Beaucoup sont tombés des nues bien plus tard et plus douloureusement. J'ai simplement gagné du temps.

1

Je m'appelle Anne comme la mère de la Sainte Vierge. Je le sais par maman qui aime beaucoup la vie de Jésus et n'hésite pas à me faire partager à tous moments ses inclinations.

J'étais en classe de 5^e dans un collège privé du seizième arrondissement de Paris. Bien que bonne élève je n'échappais pas à l'insolence dont ma génération usait et abusait face à certains profs que l'on qualifiait de nuls. La compassion, la modération, n'étaient pas à l'ordre du jour. On détestait sans nuances et comme disait ma mère qui était la reine des expressions françaises : « Cette jeunesse arrogante et inculte filait un mauvais coton ».

Je ne le criais pas sur les toits mais j'appréciais beaucoup monsieur Aubin, genre artiste maudit, alors qu'une partie de la classe le considérait comme un timbré surtout les garçons qui riaient sous cape quand il nous lisait des passages de Tristan et Yseult d'un air exalté. On aimait aussi exagérément. Notre idole à nous s'appelait Camille Weber. Elle enseignait une matière ingrate, l'éducation civique. Pouvait-on s'éclater avec des sujets comme, *Les identités multiples de la personne* ou *Le sport facteur d'intégration* ? Évidemment non. Et pourtant un vent joyeux s'engouffrait dans nos rangs quand la porte s'ouvrait brusquement sur sa petite silhouette filiforme. Elle traversait notre classe de son pas énergique et déjà son empathie nous contaminait. Nous l'aimions parce qu'elle utilisait avec délicatesse notre corde sensible. Nous avions planché sur un sujet absent de nos bavardages quotidiens : *Qu'est-ce que l'égalité des chances* ? Deux mots simples mais qui accolés ne nous avait fait ni chaud ni froid. Une heure plus tard on partageait désormais avec Camille, notre prof adorée, un postulat magnifique : l'école de notre pays permettait aux élèves qui s'en donnaient la peine de réussir leurs études quel que soit leur origine ou le rang social de leurs parents. Il fallait toujours croire en ses rêves et sur les rêves, les copines et moi, on en connaissait un bout.

Quand même, je trouvais curieux sans vraiment en chercher la raison qu'aucun nom bizarroïde comme celui de mon copain Ben, l'épicier du coin, ne figure sur la liste des élèves inscrits dans un collège privé catholique comme le mien. Par désinvolture et paresse on n'allait pas chercher très loin les réponses à

nos questions. Notre ouverture d'esprit bridée par nos douze ans rendait difficile l'accès à un autre monde que le nôtre.

Son nom entier à Ben, c'était : Ben Hassan Abdelkader. « Chez Ben l'épicier » qu'il avait appelé sa boutique. Je l'aimais beaucoup. Papa et maman n'abusaient pas de son commerce mais comme il fermait tard le soir c'était bien pratique d'aller chercher la bouteille de lait ou le paquet de café que l'on avait oublié de renouveler.

Il avait passé son enfance Porte de Bagnolet. À la naissance de sa fille il avait choisi le seizième arrondissement en toute connaissance de cause.

— Tu comprends Anne, c'est un peu la campagne ici et Leila elle a besoin de calme pour bien travailler.

Il me donnait toujours en douce un Malabar ou un bonbon Haribo que je planquais dans ma poche et que je mangeais plus tard en allant à l'école. Maman s'en était aperçue un jour et elle n'avait pas trop apprécié de me voir accepter un bonbon même pas emballé dans un papier qui devait traîner depuis des lustres. Comme elle ne manquait pas d'éducation, elle m'avait dit « Anne, dis merci au monsieur » mais à peine arrivée à la maison elle s'était empressée de me reprendre le bonbon pour le jeter à la poubelle. J'avais pleuré comme un bébé à qui on retire son biberon.

Ben, un pur produit de l'égalité des chances. Sans choisir la facilité et en visant haut, il avait réussi à acheter son petit commerce. Et ça marchait plutôt bien. Il faut dire que la concurrence ne faisait pas rage dans le quartier. C'est là qu'il avait été malin Ben.

Papa, la chance ne lui était pas tombée dessus à la naissance mais bien avant quand le Bon Dieu ne l'avait pas encore parachuté sur la terre. Tout était déjà prévu, joué d'avance, inscrit dans le marbre du caveau familial au cimetière du Père Lachaise. Allée 238 C

FAMILLE DELAUNAY

Antoine Delaunay 1888-1937

Marthe Delaunay 1891-1960

Pierre Delaunay 1913-1995

Isabelle Delaunay 1919-2002

J'aimais bien venir au cimetière du Père-Lachaise parce que c'était un lieu mythique situé sur une colline dans le 20^e arrondissement de Paris. Un immense jardin aux allées boisées qui nous transportait illico à la campagne. Très loin de l'ambiance de *La nuit des morts vivants* que j'avais vu avec Elodie et qui nous avait glacé le sang nous empêchant de dormir pendant une semaine. Elle me traitait de foldingue. « Tu parles d'une balade ! Faut vraiment que tu sois dérangée. Ils t'obligent à venir, c'est ça ? » Je rigolais mais je lui murmurais à l'oreille que j'entendais quand même des bruits bizarres, là, en dessous, quand je priais.

Je n'osais pas demander à mes parents pour quelle raison le nom des Delaunay figurait en bonne place non loin de Balzac, de Chopin ou de Jean de La Fontaine. Mais quoique qu'il en soit, cela me plaisait bien que mon nom de famille soit déchiffré à longueur de journée par une partie de la planète. Les touristes ne venaient pas pour grand-mère Isabelle -celle de mon père- car à part nous et ma tante Catherine personne ne venait déposer de fleurs sur son nom ou celui de Pierre, son mari, disparu avant elle. Le jour de la Toussaint cela n'empêchait pas les crétins de nous bousculer pour tenter d'apercevoir le nom inscrit sur la tombe sous les regards courroucés de ma mère en plein recueillement. Déçus par l'anonymat du patronyme ils allaient voir ailleurs. Ce qui ne manquait pas de me vexer.

Pendant que maman priait ou arrosait les fleurs, je partais à la découverte de noms illustres. J'adorais zigzaguer entre les tombes. Je m'arrêtais devant les plus fleuries, celles d'écrivains, de musiciens, de chanteurs idolâtrés d'une génération qui n'était pas la mienne. Le seul chanteur dont j'avais entendu parler c'était Jim Morrison parce que le frère de Morgane l'adorait et qu'il avait daigné nous faire écouter un de ses albums. Ça m'avait donné des frissons de l'entendre chanter en ayant à l'esprit sa fin tragique.

Une sorte d'intimité me liait à eux depuis que je connaissais leur dernière demeure. Je les avais approchés. Du moins leurs cendres ou leurs os sous le marbre. Cet endroit si particulier me plaisait et m'impressionnait à la fois.

Me plaisait-il d'ailleurs pour cela ? Pour ce sentiment d'humilité et de timidité qui m'envahissait à chaque fois ? Pour cette étrange impression d'entendre des voix, de la musique et des poèmes, d'apercevoir des peintures dans le ciel ? Je me faisais la promesse d'y revenir seule d'ici quelques années, pour attendre assise sur un banc la peur s'immiscer à la tombée du jour. Je sursauterai le cœur en vrac en voyant un chat noir se faufiler entre les tombes. Et de manière étrange la nuit tomberait aussitôt.

Ma mère finissait ses prières, papa était déjà reparti vers sa voiture et moi je sautais à cloche pied entre les tombes sur des marelles imaginaires n'y tenant plus de contempler grand-mère Isabelle gravée à la feuille d'or. Elle me rappelait sèchement que je n'étais pas dans une cour de récré. Je la regardais prier les mains jointes. Elle me demandait de le faire aussi. Je faisais l'effort de me concentrer mais je ne voyais pas bien quel genre de prière je pouvais faire pour un mort que je n'avais pas connu et quel service je pouvais lui rendre.

Les dimanches à la messe, assise sur une chaise inconfortable de l'église Notre-Dame-de grâce de Passy dans la lumière des cierges, je tentais de percer certains mystères. La grand-mère Isabelle voyait-elle de là-haut que ma foi vacillait comme les flammes ? Le catéchisme ne m'éclairait pas davantage et je désespérais ma mère par mon manque de bonne volonté chrétienne. J'aurais accepté de bonne grâce de consacrer une heure au Bon Dieu pour lui faire plaisir, car si la messe m'ennuyait, je détestais au plus haut point le père Lafarge qui portait encore la soutane et à qui le noir allait si bien. Quand il nous parlait de Dieu de sa voix forte et caverneuse j'étais convaincue qu'il avait déjà un pied

dans la tombe. Je prenais toujours garde à me tenir éloignée de sa soutane parce qu'il aimait impressionner les filles et semblait éprouver un malin plaisir à observer leurs yeux craintifs. La surenchère mystique à laquelle se livrait le curé pour nous insuffler sa foi avait produit sur moi l'effet inverse. Une petite fille de douze ans devenue incroyante cela ne redorait pas le blason de l'église catholique.

Marc Delaunay, mon père, parcourait le monde d'une allure princière. La plupart de mes copines et de leurs mères en étaient raides dingues. Il y en avait beaucoup pour l'observer à la dérobée et m'envier de l'avoir sous mon nez et mon toit tous les jours que Dieu fait. Pas partageuse mais placée aux premières loges je ne pouvais qu'adhérer à la ferveur générale.

Quand il partait certains week-ends, il me confiait une mission qui me rendait fière comme un pou. Tenir entre mes mains comme un trésor sa veste et sa casquette pendant qu'il effectuait les derniers rituels pour atteindre la perfection. Je sautais nerveusement d'un pied sur l'autre trouvant quand même qu'il abusait de la situation. Il refaisait son nœud de cravate de travers ou trop gros, remettait en place son col de chemise sans se préoccuper une seule seconde de ma fébrilité. Quand il était satisfait je pouvais lui passer avec d'innombrables précautions sa veste de pilote de ligne, bleu nuit, que les galons d'épaule noirs et dorés rendaient encore plus précieuse. Pour finir en beauté il ajustait sa casquette d'un geste sûr sans y revenir. Le contempler ainsi me mettait toujours dans un état de béatitude extrême.

Papa était beau. Que je l'aime ne changeait rien à l'affaire. Il avait les cheveux brun foncé légèrement ondulés portés un peu longs. Ses yeux d'un noir profond semblables à ceux de certains métis contrastaient avec une peau claire dont j'avais hérité. Des sourcils fournis et très marqués en arc de cercle rendaient son regard encore plus sombre. Seule la bouche aux lèvres pleines apportait au visage harmonie et douceur. J'étais fière de voir l'admiration dans les yeux des gens quand il s'avavançait vers eux avec cette aisance incroyable qui rendait fluide le moindre de ses gestes.

Avant de partir il me déposait un baiser léger comme un souffle en me disant. « Sois sage Darling et rapporte à maman de bonnes notes. » À vrai dire il n'y attachait pas une grande importance. Sans doute misait-il sur la capacité de ma mère à surveiller de près ma scolarité.

C'est seulement quand il avait refermé la grille et disparu de ma vue que je traversais en courant la salle à manger, le salon et la bibliothèque pour monter au